

Alcoolisme dans cinq romans franco-ontariens

Tina Desabrais
Département d'Études françaises
et de Traduction
Université Laurentienne

Au XIX^e siècle, une nouvelle façon de considérer la vie se développe. Suite à la rigidité et à l'étroitesse du classicisme, le romantisme apporte à l'homme une liberté d'expression et une recherche du moi intérieur qui n'avaient jamais été aussi élaborées auparavant. Le mal fondamental de Chateaubriand, par exemple, fut une solitude morale profonde : « La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur terre [...] »¹.

Toutefois, avec l'exploration des sentiments profonds et des états d'âme, le « mal du siècle », comme certains l'ont appelé, est souligné non seulement par cette solitude, mais aussi par le *spleen*, le mal de vivre et la quête d'absolu. Ainsi, le romantisme serait une attitude morale et philosophique, une conception de la vie et de la

¹Robert Leggewie, *Anthologie de la littérature française*, tome II, New York et Oxford, Oxford University Press, 1990, p. 21.

pensée que l'on discerne non seulement dans la vie des hommes de cette époque, mais aussi dans les œuvres². Cela montre que, déjà au XIX^e siècle, les auteurs cherchaient à transcender leur réalité et leurs angoisses. Les textes littéraires sont alors très significatifs du malaise perçu dans la société. Durant la période du romantisme, toutes ces âmes malades d'ennui ne pouvaient, quoi qu'elles fassent, briser leur solitude; si ce n'est pas là tout le mal du siècle, cela en fut sûrement la source vers 1800 et plus tard, parmi les afflux d'autres mélancolies, cela en est resté le grand courant³.

Nous nous sommes d'abord interrogée sur la présence de ce mal de vivre dans un corpus de dix romans franco-ontariens⁴. Cette analyse a permis d'en dégager cinq manifestations principales : l'alcoolisme, la minorité linguistique, le statut socioéconomique, la solitude et l'éclatement familial. Nous nous en tiendrons ici à celle qu'on y retrouve le plus fréquemment, l'alcoolisme, ce qui nous amène à réduire notre corpus à cinq romans⁵.

²Philippe Van Tieghem, *Le romantisme français*, Paris, Les Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1996, p. 106.

³René Canat, *Une forme du mal du siècle : du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens*, Genève, Les Éditions Slatkine Reprints, 1967, p. 301.

⁴Voir notre dissertation de baccalauréat spécialisé : Tina Desabrais, *Les manifestations du mal de vivre dans dix romans franco-ontariens*, Département d'Études françaises et de traduction, Université Laurentienne, 2003. Les dix romans sont les suivants : Pierre Paul Karch, *Baptême*, Sudbury, Prise de parole, 1982, 126 p.; Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, Sudbury, Prise de parole, 1987, 160 p.; Pierre Paul Karch, *Noëlle à Cuba*, Sudbury, Prise de parole, 1988, 392 p.; Gabrielle Poulin, *La Couronne d'oubli*, Sudbury, Prise de parole, 1990, 178 p.; Marguerite Andersen, *La Soupe*, Sudbury, Prise de parole, 1995, 222 p.; Maurice Henrie, *Le Balcon dans le ciel*, Sudbury, Prise de parole, 1995, 148 p.; Lola Lemire Tostevin, *Kaki* (traduction de Robert Dickson), Sudbury, Prise de parole, 1997, 247 p.; Roger Levac, *Petite Crapaude!*, Sudbury, Prise de parole, 1997, 255 p.; Jean Marc Dalpé, *Un vent se lève qui éparpille*, Sudbury, Prise de parole, 1999, 192 p. et Doric Germain, *Poison*, 2^e éd., Sudbury, Prise de parole, 2001, 210 p.

⁵Ces cinq romans sont : *Noëlle à Cuba*, *Petite Crapaude!*, *Poison*, *L'Obomsawin* et *Kaki*.

Notre approche, inspirée par la sociologie de la littérature, permet de saisir le lien entre l'alcoolisme tel que véhiculé dans la société du texte et celui présent dans la société réelle. Auerbach explique d'ailleurs que « [...] la manière dont un écrivain appréhende la réalité, la perspective dans laquelle il l'inscrit, le style par lequel il la figure ne peuvent s'expliquer que par référence à la situation de l'écrivain dans son temps, par référence au contexte socioculturel⁶ ». D'ores et déjà, nous comprenons que les blessures profondes, parfois indiscernables, de chaque être humain, sont intrinsèquement reliées au contexte socioculturel.

Alcoolisme et dépendance aux drogues

« *L'homme est le seul animal qui puisse boire plus loin que sa soif* »⁷.

Même si l'alcoolisme et la dépendance aux drogues sont aujourd'hui reconnus par la médecine comme étant des maladies, tantôt génétiques tantôt psychologiques, ils furent longtemps perçus comme un manque de contrôle ou un trait de personnalité.

L'alcoolisme se dissocie de la consommation sociale. Dans certaines cultures, française et italienne par exemple, « le boire est un rituel établi par la communauté comme tous les gestes de la vie quotidienne et, selon les groupes, la boisson est recommandée jusqu'aux pires excès ou, au contraire, on ne doit que tremper ses lèvres dans le verre [...] »⁸.

Le consommateur devient alcoolique quand il boit pour effacer une profonde mélancolie ou venir à bout d'une solitude morale; en

⁶Robert Escarpit, *Le littéraire et le social : éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Flammarion, 1970, p. 58.

⁷Pierre Paul Karch, *Noëlle...*, p. 135.

⁸Jean-Charles Sournia, *Histoire de l'alcoolisme*, Paris, Flammarion, 1986, p. 141.

somme, lorsque la seule raison de vivre, le seul plaisir devient l'alcool ou la drogue. Problème psychologique, problème sociologique, l'alcoolisme témoigne d'un mal-être de l'individu qui ne réussit pas à accepter sa réalité; il la perçoit comme un vide que seul l'alcool peut combler.

Dans son *Histoire de l'alcoolisme*, Sournia affirme qu'on « peut suivre l'évolution des regards jetés par les pays occidentaux sur les ivrognes à travers les textes imprimés depuis un ou deux siècles. »⁹. Suivant son exemple, nous tenterons d'en suivre les traces dans les quelques romans déjà cités.

Alcoolisme et dépendance aux drogues dans les romans à l'étude

Dans *Noëlle à Cuba* de Karch, l'alcoolisme, sans être le thème principal du roman, y tient une place importante. De fait, le narrateur se demande : « L'alcool aide-t-il à faire oublier ce qui va mal ou ne va pas du tout? L'alcool brouille les obstacles au bonheur, sans doute, faisant monter devant soi un brouillard qui arrondirait le contour des choses, les rendant indéfinissables, moins réelles¹⁰. » Ainsi, l'alcool permet d'échapper à la réalité, d'alléger le lourd fardeau de l'existence. Ce passage résume bien ce que les gens cherchent réellement dans l'alcool : un exutoire, une échappatoire à la réalité. L'oubli : oubli du contexte dans lequel ils se sentent emprisonnés, oubli des problèmes, des obstacles, oubli de soi-même. . .

Le récit présente d'abord un personnage, Paul, qui, sans nécessairement être alcoolique, s'en remet aux effets de l'alcool pour oublier ou, du moins, pour éviter d'affronter une situation angoissante. Ainsi, le couple de Paul et Daphné, jeunes mariés en voyage de noces, voient leur lune de miel détruite à cause de l'alcool :

⁹*Ibid.*, p. 14.

¹⁰Pierre Paul Karch, *Noëlle à Cuba*, . . . , p. 180.

cette nuit-là, Paul s'endort, ivre! Daphné en ressent une profonde déception, un rejet de sa personne. Déception d'autant plus grande qu'elle n'aura jamais plus la chance de revivre un pareil moment. Elle se met alors à pleurer comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Qu'est-ce qui explique l'ivresse de Paul? A-t-il peur de sa nuit de nocces? Ressent-il une panique ou un doute devant l'engagement qu'il vient de prendre? Éprouve-t-il une crainte face à sa vie conjugale future? Comme le narrateur l'expliquait ci-dessus, l'oubli d'une situation angoissante constitue souvent une raison majeure à l'enivrement.

Toujours dans ce roman, le couple de Sophie et de Roland est, lui, aux prises avec la maladie de l'alcoolisme. Contrairement au cas précédent, c'est ici la femme qui noie ses ennuis dans la boisson. La dépendance à l'alcool de Sophie nous est dévoilée lorsqu'un autre vacancier leur offre une bouteille de scotch. Le narrateur décrit alors Sophie qui se précipite sur lui en s'exclamant : « Mon Dieu qu'il est fin ce gars-là¹¹! » Par l'entremise de ce personnage, on reconnaît deux traits typiques de l'alcoolique : la dissimulation et le déni. Sophie se cache pour boire et son mari, soumis et protecteur, lui procure ses caisses chez différents distributeurs afin de ne pas attirer l'attention. Cette situation montre aussi le rôle équivoque du conjoint : d'une part, il craint le départ de Sophie et il lui procure de l'alcool pour la garder mais, d'autre part, il a honte du comportement de sa femme et utilise le prétexte de la serviabilité pour éviter les regards désapprobateurs des autres.

Reconnaissons ici le rêve de l'amour envolé : Roland vit encore dans le passé et conserve ses illusions au sujet de son couple, tout en sachant bien que cette relation n'est plus qu'à sens unique depuis que Sophie a, symboliquement, entamé une relation avec la bouteille : « Ils s'étaient tant aimés, elle et lui. Ils avaient été heureux. Il l'aimait pour toujours, mais Sophie avait découvert l'alcool et il

¹¹*Ibid.*, p. 40.

lui fallait, depuis, sa bouteille tous les jours, sa bouteille et demie maintenant et bientôt ses deux bouteilles¹². » Malgré le soutien et l'amour de Roland, Sophie demeure aveuglée par son problème et devient même violente lorsqu'elle désire se procurer de l'alcool. Elle ne craint nullement de placer son mariage dans une situation critique. Ainsi, lors d'une soirée, Sophie et un autre vacancier volent deux bouteilles; lorsque Roland en trouve une, une rage féroce monte en lui et il la lui enlève. Sophie se jette alors sur lui et le bat jusqu'à ce qu'il ait le visage en sang! Dépendante de l'alcool, Sophie ne perçoit que les aspects négatifs de son existence. Métaphoriquement, elle voit sa vie exactement comme elle regarde son verre : à moitié vide.

Cette même impression de subir une vie dépourvue de sens se retrouve dans le roman *Petite Crapaude!* de Levac, où la mère de Gabrielle boit pour oublier. Ici encore, l'existence des autres personnages est chamboulée par les conséquences de l'alcoolisme; surtout pour Gabrielle qui n'a jamais connu qu'un monde meublé de bouteilles. Inévitablement, un périple cahoteux attend la petite à sa naissance; elle qui se battait déjà, comme fœtus, pour conserver sa vie malgré la consommation d'alcool de sa mère durant sa grossesse et le désir de cette dernière de se faire avorter : « La vie au-dehors était beaucoup plus cruelle que je pouvais me l'imaginer du dedans. C'était ses cuites, ses somnifères, ses amants, et plus moyen de l'atteindre depuis qu'elle m'avait décollée¹³. » La mère est célibataire et Gabrielle n'a pas connu son père¹⁴.

Très jeune, Gabrielle doit accepter le manque de communication

¹²*Ibid.*, p. 248.

¹³Roger Levac, *Petite Crapaude!*, . . . , p. 248.

¹⁴De fait, les statistiques montrent que l'alcoolisme est nettement plus élevé chez les célibataires ou chez les divorcés ou séparés : 16,9 % chez les célibataires, 11 % chez les divorcés; 5,9 % chez les mariés ou conjoints de fait; 5,6 % chez les veufs. En ce sens, le roman reflète une réalité sociale; voir : « Fréquence des problèmes reliés à l'alcool », in *Profil canadien : l'alcool, le tabac et les autres drogues*, Ottawa et Toronto, Le centre de toxicomanie et de santé mentale / CCSA-CCLAT, 1999.

et le mur imposé entre elle et sa mère. Les habitudes de consommation de celle-ci provoquent même un sentiment de rejet chez Gabrielle : elle comprend qu'elle enfreint le désir de s'évader de sa mère qui attend, avec impatience, qu'elle aille se coucher; autrement, elle se sent observée et un sentiment de honte ou de culpabilité l'envahit. Elle revoit alors son enfance, rejetée par une mère qui préfère boire seule plutôt que d'accorder du temps à sa fille. Une analepse permet aussi au lecteur de comprendre l'enfance de Gabrielle et le début du cercle vicieux :

Durant la première année, on biberonnait à deux et je n'en faisais pas de cas. Après, j'ai été sevrée, elle pas. Alors j'ai compris. Quand tu fêtes de la Bleue jour après jour, ça donne comme produit final une alcoolique, et c'est ce qu'il y a de pire au monde comme personne maternelle¹⁵.

Cette métaphore est porteuse de sens. Besoin essentiel du nouveau-né, le biberon-bouteille est ici indispensable à la mère. Malgré qu'elle soit adulte, la mère est fondamentalement une enfant, un bébé qui dépend entièrement de ce *biberon*, seul objet auquel elle peut encore s'accrocher. Cette image marque bien la dépendance que la mère a développée envers l'alcool.

De retour au récit présent, la mère alcoolique devient, en quelque sorte, l'enfant de sa fille, privant celle-ci de son enfance : elle l'oblige à devenir prématurément une adulte, responsable du bien-être des autres et tout spécialement de sa mère. De fait, après que cette dernière a vomi, Gabrielle la lave, la change et la couche. Suite à cela, la mère remercie sa fille : « Tu es bien bonne, Gabrielle, je vais m'amender. Il faut que je m'en sorte, il le faut. – Bonne nuit mon enfant¹⁶. » Dans cette phrase, la présence du tiret crée une ambiguïté : qui prononce « Bonne nuit mon enfant »? Le tiret indiquant un changement d'interlocuteur, on peut prêter cette parole à

¹⁵Roger Levac, *Petite Crapaude...*, p. 13.

¹⁶*Ibid.*, p. 112.

Gabrielle. Par contre, la présence des guillemets fermants l'impute plutôt à la mère. Cette ambiguïté de sens n'est pas innocente : elle montre bien que les rôles sont interchangeables. Gabrielle en déduit alors que les « mères ont besoin d'être aimées, [et que] ça ne se dit pas assez dans les classes de maternité. Qu'elles continuent l'enfantement longtemps après, ça non plus¹⁷ ». D'ailleurs, dans *L'Original déchaîné* (journal étudiant de l'Université Laurentienne), un commentaire souligne que ce « roman soulève un point important de l'existence humaine : le passage qui consiste à accoucher de sa mère¹⁸ ». N'est-ce pas, ici encore, la substitution malsaine des rôles sociaux? Gabrielle devra alors prendre l'initiative de se dissocier de cette femme qui lui a donné la vie afin de se retrouver, de s'accomplir, ne laissant d'autre choix à la mère que de se régénérer. Cet accouchement inversé indique que Gabrielle doit obliger sa mère à sortir d'elle-même afin qu'elle puisse renaître et recommencer à vivre.

Le roman *Poison* de Germain est axé sur le thème de la dépendance à l'alcool, voire même aux drogues et aux narcotiques. Le personnage principal, Andréanne, grandit, comme Gabrielle, dans un environnement perturbé par l'alcoolisme d'un membre de la famille, son père. Lors de sa naissance, son père avait bu plus qu'à l'habitude afin de se calmer. L'alcool est la solution à tout : aux émotions fortes, aux déceptions, aux problèmes de santé, etc. Tandis que l'alcool était relié au besoin d'évasion dans *Noëlle à Cuba* et à la déprime dans *Petite Crapaude!*, il semble ici rattaché directement au lieu géographique où vivent les personnages, le Nord ontarien, et à leur niveau socioéconomique. L'absence prolongée du père, parti plus au nord pour bûcher, et la fête interminable qui suit le retour des chantiers semblent justifier l'ivrognerie. La boisson,

¹⁷*Ibid.*, p. 111.

¹⁸Nancy-Gaille Barras, « Petite Crapaude! », *L'Original déchaîné*, 3 décembre 1997.

c'est la récompense pour un travail ardu et un moyen d'oublier les temps difficiles que l'on vient de vivre dans le bois.

Cet environnement ne peut qu'influencer la petite Andréanne. Très jeune, elle finit en cachette les fonds de bouteilles de son père. À dix ans, elle vit sa *première brosse* avec son frère Patrick, dans l'écurie. Ce n'est que le lendemain qu'elle se rendra compte qu'elle a été battue en sentant la douleur atroce dans ses membres. C'est à ce moment précis que le problème d'Andréanne commence à se développer : « Elle avait mal partout mais elle songea qu'il est merveilleux de ne même pas s'apercevoir d'être battue et comprit que, dans son combat pour rendre la vie plus tolérable, elle avait désormais un allié sûr¹⁹. »

Les Richard emménagent ensuite à Hearst et le père meurt peu après. Ce décès bouleverse la famille : Andréanne doit se trouver un emploi afin de répondre à ses besoins. Avec le travail, elle ressent une nouvelle sensation de liberté. En quête d'un idéal qui l'élèverait au-dessus de la masse des gens ordinaires, voilà qu'elle croit pouvoir l'atteindre par son travail à temps partiel comme plongeuse. Malgré son jeune âge, jour après jour, elle ingurgite son douze onces de rhum comme récompense pour son travail ardu. C'est ainsi qu'elle prend l'habitude de boire. Et bientôt, elle sera alcoolique²⁰. Cela aura des conséquences fort négatives sur sa vie. Elle devient de plus en plus agressive, antisociale et, progressivement, son estime d'elle-même diminue. En quête d'attention – même malsaine –, elle s'éprend d'André qu'elle rencontre lors d'un *party*. Elle devient enceinte de cet homme qui n'a aucun sentiment pour elle. Andréanne quitte alors l'école²¹ pour élever, seule, son enfant, car le père l'a quittée

¹⁹Doric Germain, *Poison*, ..., p. 32.

²⁰L'alcoolisme commence avant 25 ans dans plus de la moitié des cas. Le pourcentage s'établit à 15,3 % chez les 15-17 ans, à 21,5 % chez les 18-19 ans, à 17 % chez les 20-24 ans, à 9,9 % chez les 25-34 ans et à 5,8 % chez les 45-54 ans. Voir : « Fréquence des problèmes reliés à l'alcool ».

²¹Dans la réalité, le taux d'alcoolisme est de 11,5 % chez les personnes qui n'ont pas terminé le secondaire; 12 % chez celles qui ont interrompu leurs études

peu après la naissance du bébé. Seule, elle commence à fréquenter l'hôtel, lieu où elle se sent vraiment chez elle :

Elle était entrée là par désœuvrement, elle y resta par choix, parce qu'elle trouvait dans ces rejetés, ces désœuvrés, ces mal-aimés et ces sans-familles dont chacun en avait au moins aussi long qu'elle sur le cœur ou la conscience, une trêve au barrage continu du blâme qu'elle avait subi depuis quelques mois²².

Ayant trop consommé d'alcool pendant sa grossesse, son nouveau-né est malade et rachitique; il a constamment besoin de soins hospitaliers. Au fur et à mesure que les problèmes s'accumulent, Andréanne ne trouve de solution que dans l'alcool d'abord, puis dans les analgésiques et les somnifères. Cela l'amène à tomber dans les convulsions; enflée, prise de tremblements, elle est incapable d'ouvrir les yeux. Malgré tout, elle conserve une bouteille sous son oreiller dans l'éventualité où la soif la prendrait durant la nuit. Prise de frissons, de remords et d'angoisse, elle se retrouve inconsciente sur le plancher, le visage dans les vomissures, observée par sa petite fille de deux ans.

L'Obomsawin de Poliquin colle encore davantage à la réalité telle qu'on se l'imagine puisque ce sont des personnages masculins, perdus loin dans le Nord, qui sont alcooliques. Ils cherchent un moyen d'évasion et leur seule joie réside en « [l]a consommation de vin de chasse à quarante degrés qui saoule en trois gorgées, de la bagosse qui tue si t'en prends trop, du brandy, pas cher, du rye. Pas de bière parce que ça gèle²³ ». Ils ne sont cependant pas les seuls à boire puisque « [l]e lendemain, comme d'habitude, le curé au sermon parle en mal des gens qui prennent un coup. Devant la moitié

avant de terminer leurs études postsecondaires; mais il n'est que de 7,6 % chez celles qui ont obtenu un diplôme universitaire. La scolarisation semble donc jouer un rôle important dans la dépendance à l'alcool. Voir : « Fréquence des problèmes reliés à l'alcool ».

²²Doric Germain, *Poison*, ..., p. 125.

²³Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, ..., p. 64.

de la paroisse qui a mal aux cheveux et regrette²⁴ ». Ainsi, cette habitude semble profondément ancrée chez une majorité de Franco-Ontariens du Nord. D'ailleurs, le romancier Roger Levac s'est exprimé très clairement sur ce sujet :

L'alcoolique est le solipsisme par excellence : le retranchement absolu du soi. Opiniâtre, il accepte d'engourdir sa sensibilité pour cesser de souffrir des atteintes du monde extérieur. Je songe à ces maisons closes que sont les hôtels où se cultive la noirceur en plein midi. S'il fallait se garder une image, une seule image des Canadiens français, ce serait celle-là²⁵.

Selon Levac, ce serait donc là un trait caractéristique des Canadiens français et non seulement des Franco-Ontariens du Nord. Chose certaine, les êtres de papier ou réels qui souffrent d'alcoolisme se démoralisent vite et se sentent souvent coupables et cela, d'autant plus que cette maladie provoque un fort discrédit social.

Enfin, le roman *Kaki*, même s'il se centre surtout sur le problème des Franco-Ontariens en tant que minorité, accorde une certaine importance à l'alcoolisme. Le père de Laura, narratrice et personnage central, a eu deux emplois durant toute sa vie afin d'échapper à la misère. Il met toutes ses économies dans l'achat d'un hôtel, convaincu qu'il fera un bon marché. Laura vit alors la quotidienneté de la vie d'hôtel, ce qui développe en elle une expérience et une vision du monde qui distinguent son jugement de celui des autres enfants. Plus loin dans le roman, la narratrice mentionne qu'un prédicateur, Bill Sunday, a eu un impact sur la population : il voulait sensibiliser les gens au sujet de la consommation de l'alcool :

Même ceux qui ne venaient que pour se moquer de lui étaient parfois séduits par ses équations entre la boisson et le vice, entre la sobriété et le bonheur. Plusieurs

²⁴Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, ..., p. 68.

²⁵Roger Levac, *L'Anglistrose*, ..., p. 38.

trouvaient, par contre, ses propos quelque peu contradictoires, puisque les seules personnes qu'on savait heureuses étaient bien celles qui avaient pris un coup²⁶.

* * *

Tous les personnages que nous avons observés ne parviennent à trouver un moment de bonheur que par l'enivrement. Comment alors jumeler sobriété et bonheur, puisqu'on boit pour oublier son malheur et, par conséquent, trouver un peu de bonheur? Triste réalité de toute une collectivité qui s'en remet à l'alcool pour apaiser son mal.

En somme, les romans de notre corpus présentent tous un ou plusieurs personnages, hommes et femmes, aux prises avec l'alcoolisme provoqué, la plupart du temps, par l'espoir d'oublier ou de transformer une réalité qui ne correspond pas à leurs attentes. Mais la dépendance à l'alcool ne fera qu'alourdir leur problème. L'alcoolisme génère donc un mal-être bien présent dans notre littérature franco-ontarienne et dans notre culture.

²⁶Lola Lemire Tostevin, *Kaki*, . . . , p. 120.